



COMMENT INTÉGRER L'INSEEC SCHOOL OF BUSINESS & ECONOMICS ?

ADMISSIONS PARALLÈLES

Le concours INSEEC EVOLUTION permet aux étudiants qui ont suivi une autre filière (DUT, BTS, Licence, autres diplômes visés ou titres certifiés) de se porter candidats à l'admission parallèle.

- **Concours INSEEC EVOLUTION 1** : Les titulaires ou futurs titulaires d'un BAC+2 sont habilités à se présenter au Concours d'Admission en 1ère Année (niveau L3).
- **Concours INSEEC EVOLUTION 2** : Ouvre l'admission directe en 2ème Année (niveau M1) aux titulaires ou futurs titulaires d'un BAC+3.

LES ÉPREUVES DU CONCOURS INSEEC EVOLUTION

Les épreuves (écrits et oraux) se déroulent sur une seule journée, à la date de session et sur le site choisi par le candidat. Un entraînement facultatif et gratuit est proposé dans la semaine qui précède chaque session de concours.

Les épreuves sont identiques pour les concours ÉVOLUTION 1 et 2. Néanmoins, les sujets des épreuves écrites sont différents et le niveau d'exigence est plus élevé pour les candidats du Concours ÉVOLUTION 2.

ÉPREUVES ÉCRITES : coef. 20

- Note de synthèse coef. 8
- QCM d'anglais coef. 6
- Epreuve au choix : coef. 6
 - Gestion : Étude de cas
 - Littérature : Commentaire de texte
 - Mathématiques
 - Géopolitique

ÉPREUVES ORALES : coef. 20

- Entretien individuel coef. 15
- Entretien en anglais coef. 5

Communication des résultats par email, au plus tard 15 jours après chaque session.

Le candidat admis peut librement intégrer (en 1ère ou en 2ème année) le campus de son choix : Paris, Bordeaux ou Lyon. La mobilité inter-campus est ensuite possible au cours du cursus.

EPREUVE AU CHOIX - GEOPOLITIQUE

Coefficient : 6

Durée : 1h30

Présentation :

Cette épreuve s'adresse à tous les étudiants curieux de relations internationales qui ont une bonne culture générale géopolitique.

Il s'agit d'une épreuve de dissertation portant sur un grand enjeu contemporain de géopolitique. Le candidat pourra mobiliser des concepts de géopolitiques, de géographie, d'histoire et d'économie. Le correcteur sera sensible au fait que le candidat développe l'impact de la problématique sur la vie des entreprises. Chose qu'il lui sera demandé lorsqu'il sera en poste.

La problématique sera donnée. Le candidat devra rédiger une dissertation autour d'elle avec une introduction, un plan structuré et une conclusion.

Plusieurs documents (textes, cartes) seront annexés au sujet pour apporter aux candidats des éléments sur le thème et nourrir sa réflexion.

Il ne sera pas demandé au candidat de réaliser un croquis ou une carte.

Le sujet du concours Évolution 2 comportera un document de plus que le concours Évolution 1 et la problématique sera différente.

Principes et conseils généraux :

Afin de bien se préparer à l'épreuve, les candidats doivent se tenir informés des actualités mondiales. La consultation d'un atlas géopolitique les familiarisera avec le maniement des cartes.

Les correcteurs veilleront à la structure du devoir.

L'introduction gagnera à commencer par une phrase d'accroche, suivie de la définition des termes du sujet puis de l'annonce de la problématique et du plan.

Les parties et sous-parties seront clairement identifiées.

Une conclusion terminera la dissertation.

Les correcteurs apprécieront la qualité de la rédaction et la capacité du candidat à développer des arguments clairs et pertinents en lien avec le sujet.

Taille maximum conseillée : une copie double, grand format.

Bibliographie :

A titre indicatif, vous pouvez consulter :

- Grand Atlas 2019 - Collection Autrement
- Atlas géopolitique - Yves Lacoste - Editions Larousse
- La géopolitique pour les nuls, 2^{de} édition - Philippe Moreau - Editions Defarges
- La géopolitique: 48 fiches pour comprendre l'actualité - Pascal Boniface, Editions Eyrolle

EPREUVE AU CHOIX - GEOPOLITIQUE

Coefficient : 6

Durée : 1h30

Exemple de sujet : Séries télévisées et soft power, nouveaux instruments de la diplomatie d'influence américaine.

Vous répondrez au sujet à partir de vos connaissances académiques, de vos références d'actualité et culturelles, de vos éléments d'analyse, et des éléments en annexe. Vous présenterez votre devoir **sous la forme d'une dissertation** comprenant :

- Une introduction (termes du sujet, problématique, annonce du plan),
- Des parties distinctes (I, II),
- Une conclusion (accompagnée d'une ouverture).

Document 1 : Extrait de « Sur la valeur stratégique du Soft Power ».

Interview de Joseph Nye, 23/12/2012, par Frédéric Martel.

FM : En évoquant la force de la culture ou des valeurs d'un pays, dans leur capacité à rallier d'autres pays, vous évoquez ici l'importance du « soft power », ce « pouvoir doux » dont vous êtes le théoricien. Les arguments ne manquent pas pour montrer que le « soft power » est utile, mais est-il indispensable ? Aujourd'hui, est-ce simplement un complément du « hard power » ou y a-t-il substitution ?

JN : Il me semble impossible que le « hard power », celui des armes et de l'argent principalement, puisse disparaître de l'arsenal des forces d'un pays. Ils constituent des moyens d'action et de persuasion très concrets, que l'on peut acquérir de manière plus rapide et plus stable que les forces volatiles du « soft power ». Ils sont et resteront – je pense – la donnée de base dans la distribution des pouvoirs.

Le « soft power », dans ce contexte, vient donc comme un complément, une force d'une autre nature. Mais son importance n'en est pas pour autant moindre. L'idée qu'un type de pouvoir complète l'autre, je l'ai définie dans le concept de « smart power », un « pouvoir intelligent » où sont combinés à juste degré pouvoir dur et pouvoir doux. Plusieurs personnes diront que le « soft power » n'a aucune efficacité, et il vrai que, parfois, dans un contexte donné, il ne fonctionnera pas et n'offrira aucun apport d'influence. Par exemple, l'importance du « soft power » américain ne stoppera pas Kim Jong Il dans son programme d'armement en Corée du Nord.

Pour autant, si vous décidez d'ignorer simplement et radicalement le « soft power », vous reniez une composante très importante dans l'Histoire du monde. Prenons l'exemple de la Guerre froide. L'Union soviétique et les Etats-Unis ont pu formuler des menaces d'importance égale en termes d'armement, par exemple. Si l'Union soviétique est sortie perdante de l'affrontement, c'est qu'elle avait perdu la quasi-totalité de son « soft power ». Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Union – et le communisme, par extension – bénéficiaient d'un très grand pouvoir d'attraction (« soft power », si je reprends mon propre vocabulaire) : ils symbolisaient la résistance et le soulèvement face au fascisme. Quand les Soviétiques envahissent la Hongrie en 1956, puis la Tchécoslovaquie en 1968, ils utilisent le « hard power ». Ils ne perdent pas pour autant leur « soft power ». Quand le mur de Berlin tombe, une décennie plus tard, il ne tombe pas sous les coups de l'artillerie ou des bombes : il s'écroule parce que la population, derrière le rideau de fer, a perdu confiance dans le système communiste. Le communisme n'attire plus, l'Union soviétique est démunie de « soft power ». La Guerre froide est une période pour laquelle le jeu entre « hard » et « soft power » apparaît de manière relativement évidente. Essayer de comprendre ce point de l'Histoire en affirmant que le « soft power » n'entre pas en ligne de compte, c'est, à mes yeux, faire une grave erreur de méthode.

FM : Du temps des présidents Roosevelt et Kennedy, on observait déjà l'importance, dans le jeu de pouvoir des Etats-Unis, de l'influence qui s'exerce par la culture et les personnalités qui véhiculent des idées ou des valeurs propres à emporter l'adhésion. Le jazz et la femme du président Kennedy, à leur manière, ont contribué au pouvoir des Etats-Unis. Le « soft power » ne serait donc pas quelque chose de nouveau ?

JN : Le « soft power » est aussi vieux que l'Histoire humaine. Il n'y a, en effet, aucune nouveauté en termes de comportement. Dans la Chine ancienne, le philosophe Lao Tse parle déjà des leaders qui ne commandent pas, mais trouvent leur légitimité dans la séduction. Je dirais que chacun de nous a recours au « soft power » dans la vie de tous les jours. Les individus, quels qu'ils soient, ont d'autres moyens que ceux qui consistent à contraindre ou à soudoyer un tiers. Souvent, nous essayons de convaincre les autres du bien-fondé de notre pensée ou de nos actions, ou de l'intérêt que présente ce que nous désirons. Au fond, le « soft power » est une tendance naturelle chez l'homme, bien en amont de toute stratégie politique.

Je n'ai qu'une nouveauté à signaler : il y a vingt ans, nous ne prêtions pas suffisamment attention à cette réalité, lorsque nous construisions nos théories de relations internationales. Nous restions persuadés que la force se mesurait au nombre de missiles ou au poids de l'économie. La réalité du « soft power » est bien loin d'être nouvelle ; je n'ai, pour ma part, fait qu'apporter des mots, des concepts et une réorientation des méthodes d'analyse.

Document 2 : Article « De quoi les séries américaines sont-elles le symptôme ? »

François Jost : séries TV, les raisons d'une addiction, Le Monde, 07/06/2011, par Sylvie Kerviel.

Le chercheur et professeur à Paris-III, qui dirige la revue « Télévision » (CNRS), a voulu comprendre pourquoi les séries, notamment américaines, fascinent, en France, un public grandissant.

C'est une exception dans le paysage télévisuel. Dans cet univers regardé avec une certaine condescendance par les intellectuels, les séries jouissent d'un statut à part, jusqu'à faire l'objet d'études savantes de la part de chercheurs et de réflexion philosophique dans les classes.

On compte parmi les universitaires de véritables « sériphiles », à l'instar de François Jost, professeur à Paris-III, où il enseigne l'analyse de la télévision et la sémiologie audiovisuelle.

Le chercheur, qui dirige la revue Télévision (CNRS), a voulu comprendre pourquoi les séries, notamment américaines, fascinent, en France, un public grandissant. Au point de susciter, chez certains, une véritable addiction. Dans un court essai, il aborde la question d'une manière originale, préférant explorer les relations que les séries instaurent avec ceux qui les regardent plutôt que de s'attacher aux secrets de fabrication de ces productions.

« La réussite d'une série est moins dans les procédés qu'elle emploie (visuels, rhétoriques, narratifs, etc.) que dans le bénéfice symbolique qu'elle procure au spectateur », écrit-il. Pour appuyer son argumentaire, il a choisi de privilégier, non pas les séries distinguées par la critique, comme « Mad Men » ou « Les Soprano », mais celles qui fédèrent le public le plus large.

Si ces productions américaines paraissent si proches, c'est « qu'elles se fondent sur des idéologies transnationales, des lieux communs qui font florès dans de nombreux pays », comme « le complot » (« Heroes », « 24 heures chrono ») ou « le rejet des élites » (« Prison Break »), estime le chercheur.

« Condition humaine ».

L'autre raison du succès de ces séries est leur universalité « anthropologique ». Même si les héros ne nous ressemblent pas, leurs aventures et démêlés sentimentaux les rapprochent de nous, téléspectateurs. « Les Soprano », ancrée dans l'univers de la Mafia, « est d'abord une réflexion sur la famille et sur chacun de nous », note l'auteur. De même, en mettant en scène une famille de croque-morts, « Six Feet Under » « n'hésite pas à interroger directement notre condition humaine », analyse-t-il. La relation qui se tisse entre le public et le ou les héros compte aussi pour beaucoup

dans le phénomène d'addiction. Comment naît cette relation particulière ? Des qualités ou des défauts des personnages ?, s'interroge le chercheur.

François Jost observe qu'aujourd'hui la majorité des séries à succès « racontent l'histoire de personnages du mode mimétique bas, c'est-à-dire de personnages qui nous ressemblent », alors que le héros supérieur aux humains et à son environnement dominait dans les feuilletons d'hier. Les scénaristes ont tendance aussi à imaginer, de plus en plus, des situations à héros multiples, ou des couples de héros, ce qui a pour conséquence, selon le chercheur, d'accentuer la dimension humaine de ceux-ci. Cette astuce scénaristique permet « à chacun de nous de se reconnaître dans tel ou tel personnage et de construire leurs relations à l'image de notre famille », observe le chercheur.

Document 3 : Article « Les talk-shows américains au premier plan dans le grand déballage de l'affaire Weinstein »,
Le Monde, 25/11/2017, Par Antoine Flandrin.

Aux Etats-Unis, les révélations sur les affaires d'agression sexuelle se succèdent dans ces émissions de divertissement.

L'affaire Weinstein continue d'emporter sur son passage les vedettes du petit écran les unes après les autres. Stephen Colbert, présentateur du « Late Show » sur CBS, ne s'est pas trompé en comparant le flot des allégations de harcèlement sexuel à la « saison des ouragans ». « Et quelques figures imposantes ont été renversées récemment », a ajouté l'humoriste, le 21 novembre.

La veille, Charlie Rose, 75 ans, monument de la télévision aux Etats-Unis, avait été licencié par ses employeurs, les chaînes CBS et PBS, après avoir été accusé de comportements déplacés par huit femmes. Un nouveau scandale qui a immédiatement déclenché un concert d'indignations sur les chaînes de télévision américaines. Les animatrices Gayle King et Norah O'Donnell, qui présentaient aux côtés de Charlie Rose « CBS This Morning », depuis 2012, ont immédiatement condamné ses actes, sur le plateau de leur émission d'information matinale. « Permettez-moi d'être très claire : il n'y a aucune excuse pour ce comportement présumé », insistait Norah O'Donnell, qui ne cachait pas sa colère.

Le soir même, Gayle King était l'invitée de Stephen Colbert, sur le plateau du « Late Show ». Connu pour son humour grinçant, l'animateur gardait pour une fois son sérieux, se disant très fier que CBS ait traité « de façon objective » les accusations contre Charlie Rose. « Ça me fait beaucoup de peine, lui répondait Gayle King. Vous savez, Charlie et moi, nous avons travaillé ensemble, été amis. Mais quand vous pensez à l'angoisse de ces femmes, malgré l'amitié, vous devez signaler l'information. »

Si la chaîne CBS s'est voulue exemplaire dans le traitement de l'affaire Rose, il s'agissait également de se démarquer de son concurrent Fox News, particulièrement indulgent envers ses présentateurs vedettes, Bill O'Reilly et Sean Hannity, tous deux mêlés à des scandales sexuels. Fox News ne s'est séparé de M. O'Reilly qu'en avril 2017, lorsque celui-ci a été poursuivi une sixième fois en justice pour harcèlement sexuel.

Vilipendé par ses confrères, Charlie Rose fait désormais l'objet de moqueries, après que plusieurs femmes l'ont accusé de s'être promené nu devant elles. L'animateur du « Tonight Show », l'humoriste Jimmy Fallon, a ainsi imaginé comment les dirigeants de CBS ont demandé à leur animateur « de remonter son pantalon et de prendre la porte ».

« Prédateurs sexuels qui se ressemblent s'assemblent ».

« Normalement quand quelqu'un d'aussi vieux se balade tout nu, des infirmiers s'empressent de le ramener dans sa chambre », a raillé Seth Meyers, présentateur du « Late Night » sur ABC.

L'humoriste n'a pas raté l'occasion de rappeler que Donald Trump a été accusé d'attouchements sexuels par « neuf femmes pendant la campagne présidentielle » [seize femmes à ce jour]. Droit dans ses bottes, le président américain a pris, le 21 novembre, la défense d'un magistrat ultra-conservateur, Roy Moore, candidat républicain au Sénat, accusé d'avoir agressé sexuellement plusieurs adolescentes dans les années 1970. « Prédateurs sexuels qui se ressemblent s'assemblent », a persiflé Seth Meyers.

De nombreux ténors républicains, qui encouragent M. Moore à ne pas se retirer de l'élection sénatoriale, reprochent aux chaînes de télévision de faire fi de la présomption d'innocence. « Tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable. Cela vaut pour les condamnations pénales, pas les élections », a ainsi déclaré l'ancien gouverneur républicain du Massachusetts Mitt Romney, sur Twitter.

Depuis plus d'un mois, les talk-shows, suivis par des millions d'Américains, n'ont cessé de commenter les accusations de harcèlement et d'agressions sexuelles contre l'acteur Kevin Spacey, l'humoriste Louis C. K. ou encore le sénateur Al Franken. La concurrence étant rude, ces émissions invitent désormais des acteurs de série B à raconter les expériences de harcèlement dont ils ont été victimes.

« Est-ce bien lui ? ».

Connu pour avoir joué pendant son enfance dans *Les Goonies*, Corey Feldman dénonce depuis plusieurs années la pédophilie qui sévit dans le milieu du cinéma à Hollywood. Après avoir longtemps tu les identités des deux hommes qui ont abusé de lui sexuellement, il y a plus de trente ans, l'acteur a finalement accepté de les révéler, le 13 novembre, sur le plateau d'un talk-show dénommé « *The Dr. Oz Show* ». Privilégiant une mise en scène sensationnaliste, le présentateur Mehmet Oz a montré à Corey Feldman une photo de l'un de ses agresseurs, avant de lui demander : « Est-ce bien lui ? ». Après que l'acteur a acquiescé, Mehmet Oz a alors posé la question fatidique : « Puis-je révéler son nom à l'Amérique ? » Un moment de télévision improbable qui a été abondamment relayé sur les réseaux sociaux.

Dans la foulée, Terry Crews, ancien joueur de footballeur américain reconverti dans les séries B, s'est présenté, le 15 novembre, sur le plateau de « *Good Morning America* », sur ABC, pour raconter comment un agent hollywoodien lui avait touché les parties génitales lors d'une fête en 2016. L'acteur a rejoué la réaction de dégoût qu'il a eue sur le moment.

Comme les milieux de la politique et du cinéma, l'industrie de la télévision est ébranlée par cette cascade de révélations. Pour certaines chaînes, l'impact sur le plan financier n'est pas négligeable. Celles qui ont dû mettre fin aux contrats de leurs animateurs vedettes craignent de perdre des parts d'audience. Certains projets ont également été interrompus : Netflix a ainsi suspendu la production de *House of Cards* après les accusations de harcèlement sexuel contre Kevin Spacey. La saison des ouragans n'a pas fini de faire des dégâts.

Document 4 : Article Sciences Humaines, août-septembre 2016

« Comment les séries télévisées analysent le monde : le regard de l'historien et géopolitologue, Dominique Moïsi, Par Jean-Baptiste Noé

En 2008, Dominique Moïsi a publié un ouvrage qui a eu un grand succès : « *La géopolitique de l'émotion* ». Il a cherché à comprendre et à cartographier les émotions qui gouvernaient le monde et qui pouvaient expliquer les façons de vivre et de penser des peuples.

L'espoir en Asie, face à la croissance économique, l'humiliation dans le monde arabe, la peur face au déclin en Occident. Ces émotions s'expriment dans de nombreux domaines culturels, dont les séries télévisées.

Les séries façonnent les idées mondiales

Les scénaristes sentent le monde, captent les émotions des téléspectateurs, les influencent aussi puisque ces séries sont regardées par des millions de personnes. Ce ne sont plus les livres ni le cinéma qui façonnent les idées mondiales, mais les séries, diffusées à la télévision et, de plus en plus, sur les chaînes internet. Les regarder, les comprendre, c'est comprendre le monde qui nous entoure. L'auteur a donc regardé six des séries les plus populaires : Game of Thrones, Downton Abbey, Homeland, House of Cards, Occupied, Balance of Power.

Des séries qui, pour la plupart, sont américaines, et toutes anglo-saxonnes. À elles seules, elles montrent que le monde anglo-saxon, en dépit d'un déclin réel ou supposé, est encore celui qui façonne le monde. Pour Dominique Moïsi, chacune de ces séries révèle une émotion particulière : la fascination du chaos, la nostalgie de l'ordre, l'Amérique face au terrorisme, la fin du rêve américain, le retour de la menace russe, la peur du monde qui vient.

Droit au but

Sa démonstration est d'autant plus convaincante qu'elle n'est pas celle d'un sociologue ou d'un médiologue, elle ne sombre pas dans le jargon pédant ou les démonstrations fumeuses. L'auteur va droit au but. Il regarde ces séries avec le regard du géopolitologue qui connaît le monde et qui essaie d'en décrypter les évolutions. Son étude n'est pas novatrice, car beaucoup de livres paraissent sur ces séries et avant elles, sur les films et les bandes dessinées, mais elle a l'avantage de parler des séries récentes, abondamment regardées par les téléspectateurs occidentaux. C'est un instant T qui sera probablement dépassé. L'inconvénient du genre est que les séries se suivent et se chassent : au terme de la saison il faut passer à autre chose et proposer sans cesse des nouveautés.

Décryptage d'historien

Les générations passées ont eu Dallas, Star Trek, Code Quantum... Chaque génération a ses séries et chaque série révèle l'état d'esprit de la génération à laquelle elle s'adresse. Elles passent, et l'analyse du géopolitologue se transmute rapidement en décryptage de l'historien. Toutefois, pour les séries analysées ici, le regard critique est convaincant. Cela permet de regarder ces séries différemment, en prenant une part de recul et en les observant dans leur diversité.

Pour les parents, c'est aussi un moyen de prendre connaissance des séries regardées par leurs enfants. Chacun a ses préférences. Les téléspectateurs de Downton Abbey ne sont pas ceux d'Occupied, et cela aussi est révélateur des émotions et des sentiments qui parcourent les opinions.

CORRECTION EPREUVE AU CHOIX - GEOPOLITIQUE

Coefficient : 6

Durée : 1h30

Introduction

Le soft power est théorisé par Joseph Nye et Robert Keohane (« *Power and independence* », 1977) pour décrire l'ensemble des moyens d'influence non coercitifs mis en œuvre pour forger les esprits et impacter leur vision du monde. Il s'oppose au hard power et il ouvre la route au smart power, théorisé sous l'administration Clinton et particulièrement utilisé pour caractériser les prises de position de l'administration Obama : du hard power sur la politique étrangère (Iran, printemps arabes, Ukraine), adouci par du soft power avec l'image d'un président cool.

L'« American Way of Life » est une première illustration de cette utilisation du soft power pour vendre le rêve américain. Franklin D. Roosevelt est le président (1933-1945) qui a le premier su manier au mieux le soft power : de la traque d'Al Capone au Plan Marshall à destination de l'Europe, en passant par le New Deal, FDR a ancré dans les esprits américains et européens une vision du monde. Pour attraper Al Capone, un « executive order » à l'attention d'Hollywood a permis de définir clairement qui étaient les « gentils » (les forces de l'ordre) et les « méchants » (les mafieux). Après le débarquement, les soldats américains ont inondé les marchés européens avec des Lucky Strike, du chocolat, des chewing gum, et du Coca Cola dans leurs valises. La chasse aux sorcières de l'équipe du Sénateur McCarthy pendant la guerre froide a, elle aussi, repris ce puissant outil pour éviter que l'industrie d'Hollywood ne pervertisse les américains avec des idées communistes. C'est comme cela que les Hollywood 10 (les dix scénaristes qui faisaient fonctionner l'industrie du cinéma américain, tous démocrates ou socialistes) ont été interdits de travail pendant cette période. Cette décision explique la chute de l'industrie cinématographique américaine à la même période (Dalton Trumbo).

L'élément le plus puissant du soft power aujourd'hui sont les séries télévisées, miroir de la société et outil artistique puissant. Les séries télévisées du XXI^{ème} siècle présentent une qualité artistique au sommet : des scénaristes tels que Aaron Sorkin (*The West Wing*, *The newsroom*) ou Nic Pizzolatto (*True Detective*) produisent des contenus d'une qualité sociologique et artistique et d'une identité d'écriture jusqu'alors recherchés pour les meilleurs formats du cinéma. Sur son nom seul, A. Sorkin vend des formats télévisés reconnus pour leur acuité sociétale : *The West Wing* reste, encore aujourd'hui, le modèle le plus fiable du fonctionnement de la Maison Blanche, loin des caricatures proposées par *House of Cards* ou *Scandal*. N. Pizzolatto, quant à lui, fait produire une série sur style scénaristique : l'élément de continuité d'une saison à l'autre de *True Detective* est l'écriture du scénario par l'auteur ; le reste – de l'histoire aux acteurs – changent intégralement de saison en saison. Des acteurs oscarisés jouent à la télévision des rôles écrits pour eux par le scénariste, dans des décors à couper le souffle : Matthew McConaughey et Woody Harrelson cèdent l'écran à Rachel McAdams et Colin Farrell. Le succès planétaire des séries télévisées américaines s'explique par différents facteurs, au-delà de leur qualité artistique, mais le plus crucial d'entre eux est leur capacité à faire écho, avec la même force dans toutes les cultures, à des réalités pourtant différentes.

Comment les séries télévisées américaines font-elles du soft power l'arme la plus puissante de la diplomatie d'influence des États-Unis ?

La culture américaine sait se rendre universelle et mobiliser des références qui font écho à tous (I) et les séries traitent d'enjeux politiques actuels au fort potentiel d'identification (II).

I- L'universalité de la culture américaine, arme massive d'identification

A- Les allusions aux références communes de l'inconscient collectif mondial

La culture américaine a la force d'arriver à transformer une histoire empruntée et de lui conférer un sens et une dimension universelle par la familiarité d'une culture qui nous a envahis par le cinéma et les séries télévisées. Parmi les réappropriations célèbres, nous comptons notamment Homeland, initialement Prisonniers de guerre (Hatufim) en Israël, et House of Cards, initialement une série britannique des années 1990.

Or, la disparition des frontières renforce le choc des cultures et rend les valeurs américaines vulnérables aux accusations de racisme et d'intolérance face à des cultures plus incertaines d'elles-mêmes et sur la défensive. Ce phénomène s'est, par exemple, illustré dans les décors de Homeland qui ont vus les artistes arabes recrutés pour taguer les murs de décors inscrire en arrière-plan des scènes de la série « Homeland est raciste ».

Les succès planétaires de ces productions généralement américaines résident principalement dans l'universalité des références utilisées : les formules choc captent l'imaginaire collectif de ceux que l'on veut convaincre et séduire (« Winter is coming »). Il s'agit du cœur même des mécanismes du soft power.

Le générique de Game of Thrones renvoie à la géopolitique de l'ordre et du chaos, dans un monde sans humains et où les hommes sont des pions. L'horlogerie des machines de Leonard de Vinci laisse la place au Traité Politique de Spinoza dans lequel les hommes ne voient dans le cours des affaires humaines, qu'elles soient affectives ou politiques, qu'un vaste chaos sans raison ni loi. La menace du nord fait référence aux peurs transcrites dans l'Ancien Testament et au Livre des Prophètes. Et le Mur de glace peut traduire le Mur d'Hadrien, à la frontière nord de l'Angleterre actuelle avec l'Ecosse, construit pour se protéger de l'empire des barbares du nord.

B- La capacité des États-Unis à exporter leur culture et leur politique

La franchise Marvel illustre particulièrement la capacité des États-Unis à faire passer leurs valeurs pour des valeurs partagées par tous : à travers le globe, nous identifions tous Superman comme le chantre de la liberté, Batman comme le vigilant qui défend sa ville (Gotham/Chicago) rongée par la criminalité pendant la prohibition, Captain America comme le défenseur du libéralisme face au nazisme de la seconde guerre mondiale (et, plus tard, contre le communisme), Hulk comme la manifestation de la fantasmagorie collective autour des effets de l'atome, et Spiderman comme l'illustration des merveilles des expériences scientifiques sur les corps humains. Par leur capacité à s'exporter et à s'ancrer dans n'importe quelle culture, les séries télévisées suscitent l'intérêt, bien au-delà des fans : les grands journaux d'information ou les revues scientifiques se saisissent également du sujet. *Le Monde* publie, avant chaque nouvelle sortie d'une saison de *Game of Thrones*, un récapitulatif illustré des cartes géographiques des enjeux de pouvoir des saisons précédentes, par l'intermédiaire de son site des *Décodeurs* ; *Foreign Affairs* a publié en 2011 une analyse géopolitique des conflits au Moyen-Orient à travers le prisme des groupes présents dans la même série.

Sur un plan télévisuel, plus éloigné de la production de séries, les États-Unis parviennent aussi à produire des contenus que tous peuvent s'approprier : Jackie Kennedy a ouvert la Maison Blanche, en 1962, à la télévision américaine (CBS, ABC, NBC) mais aussi au reste du monde ; aujourd'hui, c'est par exemple le podcast *Pod Save America*, réalisé par trois anciens membres du cabinet Obama, qui nous dévoile l'envers du décor de la Maison Blanche.

De nombreux autres outils de diffusion de l'influence de la culture américaine par le petit écran sont autant d'ambassadeur de leur soft power : le *White House Correspondent Diner*, avec son parterre de stars glamours et de comiques ; ou le légendaire late show new-yorkais *Saturday Night Live* avec ses guest stars hétéroclites ; ou encore les cérémonies de récompense du cinéma et de la télévision (Oscars, Emmys).

II- La géopolitique des séries : des enjeux au fort potentiel d'identification

A- Les séries télévisées, un miroir de la société et des évolutions sociétales

Les séries télévisées sont également symptomatiques d'un changement de société : *The West Wing* (A. Sorkin) illustre la présidence telle qu'elle devrait être, sur le principe cornélien d'un président cultivé et humaniste ; à l'inverse, *House of Cards* (Netflix) projette un abandon des idéaux, une vision noire de la politique, un monde tel qu'il est et non tel qu'il devrait être, en référence à Racine.

Les séries traduisent les maux sociétaux passés et présents : avec *Downton Abbey*, c'est un monde qui disparaît progressivement et un autre qui lui succède. Il s'agit de la traduction de l'idée de Tocqueville que les ordres sociaux doivent se déconstruire pour qu'un autre prenne sa place.

Homeland dessine les inquiétudes plus actuelles des américains : nous passons d'une bipolarité géopolitique (États-Unis/URSS) à une bipolarité psychiatrique (de la personnage principale) qui décrit la dérive des esprits sous l'effet de la peur. Les changements du monde qu'*Homeland* présente ont fait l'objet de nombreux critiques : dans la saison 3, nous observons une caricature des régimes arabes ; la saison 4 fait disparaître, elle, toute référence visuelle dans le générique au 11 septembre, il n'y a alors plus de lien entre le passé et le présent. Au contraire, la nouvelle présentation fait état des contradictions actuelles au Pakistan et réalise un catalogue des erreurs qui amènent à l'apparition de Daech. Il s'agit là d'un bon exemple de l'adaptation des séries aux attentes collectives du public.

B- L'art de la guerre et la philosophie morale au cœur des séries

La philosophie et la morale hantent les séries télévisées qui mobilisent le plus l'imaginaire collectif : à travers les maisons Stark et Lannister de *Game of Thrones*, ce sont Emmanuel Kant et Jeremy Bentham qui s'opposent dans une morale déontologique (c'est l'intention qui fait la différence) d'un côté, et une morale conséquentialiste (les actions s'évaluent à hauteur de leurs conséquences) de l'autre. C'est comme cela que Jaimie Lannister tue son roi, le Mad King, auquel il a pourtant plaidé allégeance, alors qu'il s'apprête à exterminer des millions d'habitants de Kings Landing ; Ned Stark, en main du roi, n'aurait jamais trahi son souverain, malgré la gravité des conséquences de ses actions.

Game of Thrones est une excellente illustration du *Léviathan* de Thomas Hobbes (1651) : la nature humaine est fondamentalement marquée par la violence (l'homme est un loup pour l'homme) ; Joffrey Lannister parvient, un temps, à instaurer l'Etat Léviathan.

Mais c'est aussi le *Prince* de Nicolas Machiavel (1513) qui voit ses façons de gouverner ses sujets s'illustrer dans la série : le prince doit inspirer la crainte, il doit passer pour avare, il serait bon de tenir sa parole mais il est bon de savoir la briser, et il faut faire le bien quand on peut et savoir faire le mal s'il le faut. Cesai Lannister illustre parfaitement ces principes : « Quand vous jouez au jeu des trônes, vous gagnez ou vous perdez. Il n'y a pas de juste milieu ».

Conclusion

Les relations internationales, qui ne se conçoivent plus sans la diplomatie d'influence, devraient pousser les nations en manque de légitimité globale à investir le champ du soft power des séries télévisées, à l'image des États-Unis. C'est d'ailleurs la direction que prend la Chine qui produit massivement des films et des séries aux histoires et aux acteurs américains. L'échec de *La Grande Muraille* (2016) avec Matt Damon est une première étape vers leur puissante culturelle future.

Mais par-delà leur impact culturel et sociétale, les séries télévisées américaines drainent des industries entières dans leur sillage : la manne financière créée par les séries en fait un élément incontournable de l'économie américaine et même mondiale. Les budgets et les retombées financières sont désormais bien plus prospères qu'au cinéma, à raison, par exemple, de 15 millions

d'euros par épisode de *Game of Thrones* (soit 90 millions pour 6 épisodes). Les produits dérivés font recette avec une industrie du tourisme qui organise des « guided tours » des sites de tournage de *Game of Thrones* en Irlande, ou encore les nombreuses entrées de la « touring exhibit » de la même série, accueillie à Porte de Versailles jusqu'à l'été 2018. Les personnages sont consacrés au rang de référence mondiale – jusqu'à suivre les acteurs dans leur vie quotidienne pour savoir si leur personnage reviendra la saison suivante – et les acteurs enchaînent les contrats publicitaires des plus grandes marques : Jon Snow (Kit Harrington) – dont la fameuse (non) mort a déclenché le harcèlement de l'acteur – s'est donc affiché aux côtés de Daenerys Targaryen (Emilia Clarke) dans les nouvelles publicités de Dolce Gabbana, pour le plus grand plaisir des fans. Les séries américaines interrogent désormais davantage le modèle économique de l'industrie culturelle de demain.